ÉCRITS MARIVERAINS 2025

VILLE DE SAINTE-MARIE ...pour la vie!

Page couverture, œuvre de Catherine Bédard:

Amoureux de la montagne

Proclamée **« Prix du jury »**
lors de l'exposition collective "Perceptions 2024"

ISBN-978-2-9810768-7-8

TABLE DES MATIÈRES

Introduction……2

Le Rapide-Blanc……..3

J'ai failli tuer mon grand-père ……6

Moi, je veux juste jouer!.....9

Le père Noël n'existe pas!.....12

Nos destinées……15

Le petit soldat……..…16

Errance nocturne……17

La fameuse médaille……19

Certain?!?.....20

L'écriture est un temps d'arrêt…….……21

INTRODUCTION

En 2003, un comité d'animation a eu l'idée d'offrir aux auteurs mariverains l'opportunité de diffuser leurs écrits dans un recueil, gratuitement distribué à la population. Depuis, à chaque année, cette belle initiative se poursuit fidèlement, permettant ainsi à la Ville de Sainte-Marie de vous faire découvrir ses auteurs.

Vous pouvez relire toutes les éditions des Écrits mariverains
sur le site web municipal:
https://www.sainte-marie.ca/loisirs-culture/ecrits-mariverains/

Merci aux auteurs participants et bonne lecture!

Line Gagnon
Agente de développement culturel, Ville de Sainte-Marie

LE RAPIDE-BLANC

J'avais huit ans. Cette année-là, le folkloriste québécois Oscar Thiffault avait enregistré la chanson le Rapide-Blanc dont il a vendu un demi-million d'exemplaires. Ce « 45 tours » jouait souvent lorsque mes cousines étaient en air d'écouter de la musique alors qu'on leur rendait visite sur la terre de notre grand-père à l'île d'Orléans. Sur le chemin du retour, on reprenait des extraits de cette ritournelle en insistant sur l'expression « awingnahan, awingnahan ». Pendant plusieurs heures, nos proches étaient alors pris avec ce ver d'oreille, aussi popularisé par la Bolduc. On ne s'était jamais demandé ce que signifiait le mot « awingnahan », mais on aurait bien aimé savoir où se trouvait le fameux Rapide-Blanc mentionné dans la chanson.

Il y a de ces endroits dont on entend parler et qui piquent notre curiosité. Ce fut le cas du camping de La Tuque que nous vantaient des adeptes de cette activité de plein air à la période où ma femme et moi avions commencé à camper avec nos deux garçons, Martin et Michel.

-C'est un camping merveilleux et très populaire, disaient certains. Il faut réserver un an à l'avance.

-Les terrains sont grands, c'est bien aménagé et il y a beaucoup d'activités organisées; on y va tous les étés depuis une dizaine d'années, disait un autre.

Après quelques saisons estivales à visiter en famille de nombreux coins du Québec, nous avons décidé en 1985 d'aller rejoindre des amis sur ce site réputé de la Haute-Mauricie, au nord de Trois-Rivières. Nous y avons passé une semaine merveilleuse en compagnie de collègues de travail de Rimouski, à profiter des accommodations du camping, en plus de découvrir certains attraits offerts par la ville de La Tuque, lieu natal du chanteur et poète Félix Leclerc. Un après-midi, dans la lignée des différents barrages que nous avions visités sur la Côte-Nord, nous nous sommes rendus à la centrale hydroélectrique locale d'Hydro-Québec, mise en service en 1940 sur la rivière Saint-Maurice. Encore une fois, nous avons été ébahis par l'ingéniosité des concepteurs de ce projet et la qualité des équipements en activité. On a appris que la centrale hydroélectrique de La Tuque était la 6e sur les 11 de la Saint-Maurice à partir de l'amont. On a même pu identifier sur une carte le barrage Rapide-Blanc qui a été érigé entre 1930 et 1934.

Le soir même, en faisant griller des guimauves autour du feu, j'ai lancé l'idée de nous rendre le lendemain au Rapide-Blanc, question d'y prendre une photo souvenir qu'on pourrait montrer à nos amis au retour.

-Excellente idée, dit mon ami Marius. On va se préparer des sandwiches et pique-niquer sur place. Monique et les deux enfants seront heureux de cette escapade.

Dès le lendemain matin, nos deux autos se suivaient sur la route étroite qui nous devait nous conduire au site prévu une soixantaine de kilomètres plus loin. Afin de nous mettre dans l'ambiance, j'avais commencé à entonner la chanson de circonstance :

> Il vient frapper à la porte, awingnahan, awingnahan

La bonne femme lui a demandé
Ce qu'il voulait, ce qu'il souhaitait
"Ah, je voudrais, madame
J'voudrais bien entrer"

Ah ben a dit "entrez donc ben hardiment
Mon mari est au Rapide-Blanc"
Y a des hommes de rien qui rentrent pis qui rentrent
Y a des hommes de rien qui rentrent pis ça fait rien

Mais ne connaissant pas toutes les paroles, on a vite sauté à l'expression :

« awingnahan, awingnahan awingnahan, awingnahan »

On suppose que dans l'auto de Marius, on chantait en chœur aussi.

Pendant une bonne heure, on vit défiler des épinettes et quelques feuillus de chaque côté de la route, n'entrevoyant le débit et les méandres de la rivière qu'à l'occasion.

Arrivés à destination, fiers de voir l'affiche annonçant le Rapide-Blanc, nous nous sommes empressés de nous dégourdir et nous préparer pour le pique-nique. Mais notre joie fut de courte durée. À peine avions-nous eu le temps de dénicher un endroit propice pour nous installer, nous fûmes envahis par une nuée de moustiques qui, sûrement, attendaient leur repas de longue date.

-Ayoye!, dit Martin, en se donnant une tape sur la cuisse. Je me suis fait piquer.

-Y a donc ben des mouches, cria Nicole, en gesticulant pour éloigner les insectes envahissants.

-Ouch!, prononcèrent successivement Luc et François, les deux fils de Marius.

-Je retourne dans l'auto, annonça Michel. J'ai pas envie de me faire piquer.

C'était chaud et humide. On aurait dit que les moustiques avaient concocté un plan d'attaque qui n'épargnerait aucun d'entre nous.

-On prend rapidement une photo, dit Marius, et on se terre dans les véhicules.

Pendant que ce dernier tentait d'installer le trépied, y fixer l'appareil photo et activer le retardateur, les sept autres participants du groupe dont je faisais partie se tenaient regroupés afin d'être prêts pour la prise du cliché, qu'on pourrait plutôt qualifier d'épreuve, compte tenu des circonstances. Pendant que les secondes s'écoulaient, chacun gesticulait de plus belle, question d'éviter les attaques des insectes voraces; on cherchait du même coup à éliminer le filet potentiel créé par cet essaim d'assaillants tenaces qui risquaient d'embrouiller l'image de ce moment mémorable.

-Envoye, Marius, ajuste-le ton trépied et viens-t'en qu'on sacre notre camp d'ici.

-C'est effrayant ajouta Nicole; on peut même pas ouvrir la bouche, on va en avaler!

- Ça y est, dit Marius, en se retournant et se précipitant d'un pas pressé au sein du groupe. Faites un beau sourire.

Pendant les quelques secondes qui suivirent, craignant que les mouches sadiques soient attirées par nos lèvres charnues, chacun fit un dernier effort pour améliorer son rictus. Aussitôt le déclic entendu, tous se précipitèrent vers les autos, sauf Marius qui dut prendre quelques instants pour récupérer ses équipements photographiques.

Par la suite, nous avons pique-niqué de façon inhabituelle, entassés dans nos voitures respectives, mais à l'abri des mouches carnivores. Tout en mangeant, on pouvait regarder l'eau turbulente de la rivière Saint-Maurice dont le bruit était assourdi par nos vitres hermétiquement fermées. Une fois le repas terminé, je fis un signe à Marius et nous reprîmes à l'inverse le parcours de 68 km qui nous ramènerait au camping.

Ce soir-là, en faisant griller des guimauves autour du feu, je me remémorais les péripéties de la journée. J'avais déjà hâte de recevoir dans une quinzaine de jours les photos de vacances qu'on allait faire développer par la poste chez Direct Film, question d'avoir une preuve tangible de notre exploit. En attendant, je me contentais de conclure qu'en voulant découvrir le Rapide-Blanc, un endroit qui « piquait » notre curiosité, on avait fait mouche.

Jean-Marc Labbé

J’AI FAILLI TUER MON GRAND-PÈRE

En 2023, ma petite-fille Joanie, âgée de vingt-deux ans, m’avait fait un beau cadeau: l’accompagner dans la descente de la rivière St-Charles en canot. Depuis plusieurs années, je voyais dans le quotidien *Le Soleil*, un compte rendu de cette activité annuelle, organisée par la Société de la rivière St-Charles et j’en enviais les participants. Le 27 mai, Joanie et moi avions donc pu serpenter une partie de la ville de Québec que nous avons découverte sous un angle nouveau. Nous avions tellement apprécié cette randonnée nautique que nous nous sommes promis de répéter l’expérience l’année suivante.

Comme convenu, le 25 mai 2024, nous nous étions donné rendez-vous avec d’autres membres de la famille pour partager les bons moments d’une nouvelle journée remplie d’émotions. Au départ, nous avons eu une petite déception. Le canot qu’on nous avait attribué n’était pas en parfaite condition. Le banc central avait été réparé avec du *duck tape* gris. On pouvait s’y asseoir, mais on ne pouvait pas s’en servir pour soulever l’embarcation. Qu’à cela ne tienne, rien ne pouvait nous faire manquer cette balade nautique tant attendue. Forts de l’expérience acquise l’année précédente, ma compagne et moi, après avoir enfilé nos gilets de sauvetage, avons pris nos positions habituelles, moi à l’arrière, Joanie à l’avant. La rivière était calme ; le soleil, qui répandait ses chauds rayons, fendait les arbres fortement enracinés le long du cours d’eau. Quel beau moment de détente !

Partis du boulevard Père-Lelièvre, nous avons suivi la voie d’eau, à travers le quartier Les Saules, nous sommes passés sous le boulevard Central, l’autoroute Robert-Bourassa et le boulevard Hamel en direction des ponts Scott et Marie-de-l’Incarnation, tous deux situés dans le secteur de mon enfance. Dès le départ, Joanie et moi avions pris de l’avance sur le peloton familial. Jusque-là, tout allait bien. À un moment donné, nous avons fait une pause et pris la collation qui nous soutiendrait pour le reste du parcours. La suite s’est avérée toutefois un peu plus rocambolesque. Après avoir frôlé une roche arrondie qui nous a donné la frousse, nous avons pu redresser le canot et poursuivre notre élan le long du courant devenu plus vif.

-Surveille les roches Joanie. Il ne faut pas les frapper, surtout pas de côté.

-J’vais faire attention grand-papa.

On aurait dit que j’avais agi comme un prophète de malheur. Une dizaine de minutes plus tard, à un endroit où le rapide était un peu plus fort, une énorme pierre est apparue. C’était pratiquement impossible de l’éviter. Malgré nos manœuvres empressées, notre embarcation a fait un mouvement brusque et a chaviré. Pendant un moment, j’avais l’impression que le ciel me tombait sur la tête. Tout se bouleversait tout d’un coup. En quelques secondes les images se sont précipitées. L’eau ne me faisait pas peur, loin de là. Quand j’étais adolescent, on disait que j’étais comme un poisson dans l’eau. Mais l’avenir immédiat d’une situation que je ne contrôlais pas m’obnubilait. Je me voyais quasi impuissant, envahi par l’eau jusqu’à la ceinture, tentant de garder mon équilibre, tout en essayant de retenir le canot, mon aviron, mon sac à dos. Dès que j’aperçus Joanie s’approcher difficilement avec l’autre pagaie, je compris que physiquement on était saufs. Moralement

toutefois, il nous restait à affronter le regard des autres et composer avec la situation. Serions-nous jugés comme des maladroits, des perdants ? Pourquoi fallait-il que cela nous arrive à nous ?

Heureusement, des participants qui passaient en Zodiac nous lancèrent une corde, ce qui nous aida à retourner notre embarcation et la pousser sur le côté de la rivière. Comme par hasard, des riverains qui s'étaient installés autour d'un feu sur un promontoire pour regarder manoeuvrer les canotiers, s'adressèrent à nous :

-Est-ce qu'on peut vous aider ?

-Au moins, si quelqu'un pouvait nous aider à écoper notre barque, on pourrait continuer notre descente.

Deux hommes se sont approchés et ensemble, nous avons pu retourner et vider l'embarcation de son contenu.

-Vous grelottez, dit l'une des femmes. Venez vous réchauffer ; on vous offre un bon café chaud.

Joanie et moi avons alors décidé de transformer notre mauvaise fortune en une expérience inusitée.

-N'est-ce pas merveilleux ? dis-je. On chavire et on rencontre des bons samaritains qui nous offrent leur aide et un breuvage chaud autour d'un feu. Ce ne sont pas tous les participants qui peuvent profiter d'un tel luxe.

Après une pause d'une dizaine de minutes, nous nous sentions prêts à réintégrer le groupe des randonneurs et continuer notre périple jusqu'au parc de la Pointe-aux-lièvres. Nous sommes repartis, un peu craintifs, espérant finir le parcours sans autre mésaventure, comme l'année précédente. Même si nos vêtements étaient encore trempés, nous appréciions chaque minute de cette randonnée estivale qui nous faisait découvrir les méandres de cette rivière urbaine, tout en écoutant au passage les prestations de musiciens installés à différents endroits de la rive ou sur un pont. Quels moments agréables ! Mais ceux-ci furent de courte durée. Au détour suivant, une énorme roche dissimulée partiellement par le tourbillon et le remous des eaux rapides nous bloqua le passage. Nous l'avons frappée de côté. Un craquement fort se fit entendre et nous avons chaviré une deuxième fois. Tout s'est passé en une fraction de seconde. Immergé jusqu'au cou, je réussis à me relever en prenant pied sur les roches inégales et très glissantes du fond de la rivière. Mon objectif était de retenir le canot immobilisé momentanément sur la paroi rocheuse, ainsi que mon sac à dos que j'avais oublié de refermer ; je vis sortir ma veste que je pus accrocher au passage, mais j'ai échappé mon thermos de café qui partit dans le courant avec la glacière de Joanie. Concentré à retenir mon équilibre et le matériel, j'eus un moment de panique, car je n'apercevais pas ma coéquipière.

-Où es-tu Joanie ? Je ne te vois pas, criais-je au travers du bruit assourdissant du courant.

-Je suis ici, juste derrière toi.

Je poussai un soupir de soulagement.

-Penses-tu que tu peux m'aider à redresser le canot ?

-Ça vaut pas la peine. Il est fendu.

Je constatai alors que notre embarcation vétuste n'avait pas résisté au choc et se retrouvait pliée en deux sur la roche émergente.

Sans nous préoccuper des autres participants, nous nous sommes dirigés vers un monticule du côté droit de la rivière où, selon la consigne, nous avons utilisé le sifflet qui nous avait été prêté pour aviser de notre détresse.

Joanie tremblait. Je lui parlais, mais elle ne semblait pas être là. Soudainement, elle s'était souvenue que j'avais été hospitalisé pour des problèmes cardiaques au début des années 2000 et elle me croyait plus fragile que je ne l'étais en réalité. Une phrase circulait dans sa tête : « J'aurais pu tuer mon grand-père ».

Rapidement, une monitrice est arrivée en kayak. Grâce à ses efforts et ceux de deux autres sauveteurs en canot pneumatique, on a pu traverser le cours d'eau, très agité, jusqu'au côté opposé. Après s'être assurée que l'on serait en mesure de gravir la falaise escarpée qui longe le boulevard Hamel, la guide communiqua avec des collègues par cellulaire ; ils convinrent que le meilleur moyen était de venir nous chercher en pick-up à cet endroit, où le boulevard croise la rue St-Vallier. Après quelques minutes de transport, on stationna le véhicule au point d'arrivée. On nous conseilla de rester installés sur le siège arrière.

-Vous serez bien ici. Vous verrez arriver tous les participants, nous dit la responsable qui veillait à notre bien-être.

Le chauffage avait été monté au maximum et Joanie, qui avait refusé la deuxième couverture de laine qui nous était offerte, avait préféré s'enrouler dans la mienne et se coller contre moi en attendant l'arrivée des autres membres de notre famille. Avec une ambiance si chaleureuse, nos corps ont vite repris leur température normale. Puis, nous avons vu poindre Michel, Olivier, Martin, Isabelle et Sophie qui s'inquiétaient de notre cheminement depuis qu'ils nous avaient perdus de vue. Nous sommes aussitôt allés les rejoindre pour leur raconter notre aventure et échanger sur leur fin de parcours ; il paraît que certains avaient pris l'épave de notre canot rouge pour une bouée indiquant un récif dangereux. Soudain, je vis arriver une dame avec un sac à thermos à la main. Une autre portait la glacière de Joanie.

-C'est à moi ce thermos. Je vais bien voir si le café s'est gardé au chaud.

Sans trop réfléchir, je sortis le thermos de son enveloppe hermétique, enlevai le bouchon et me servis une bonne lampée de breuvage chaud. C'était inimaginable : on aurait dit un véritable scénario de film d'Hollywood.

Le lendemain, je reçus un appel de la responsable de l'événement pour s'informer de mon état de santé. À part une éraflure sur l'avant-jambe et un portefeuille encore humide et contenant, il faut le dire, de l'argent « liquide », j'étais intact. Quant à Joanie, hormis une bonne frousse, elle ne conservait aucune séquelle. Autrement dit, rien qui nous empêcherait de garder dans notre mémoire le souvenir indélébile de cette journée intergénérationnelle inoubliable.

Jean-Marc Labbé

MOI, JE VEUX JUSTE JOUER !

Moi, je veux juste jouer! Tels avaient été ses premiers mots.

En ce jour de rentrée scolaire, à son arrivée dans ma classe de 6ème année, il s'était rapidement faufilé pour choisir stratégiquement sa place dans le coin arrière près de la fenêtre. J'allais vite comprendre pourquoi lors des semaines suivantes.

Billy était un élève maigrichon, mais avec beaucoup d'énergie, aux cheveux courts et sombres, les yeux fuyants et… il n'aimait pas les travaux scolaires. Aucun!

Lorsqu'il m'avait affirmé ne vouloir que jouer, je lui avais répondu que ce serait possible surtout lors des récrés et parfois en classe, mais qu'il faudrait aussi travailler. Ma réponse avait eu l'air de le satisfaire à moitié.

La semaine suivante, alors que le travail scolaire avait débuté, je surprenais régulièrement Billy en train de regarder par la fenêtre pendant que j'expliquais ou donnais des consignes. Quand j'allais vérifier son travail, il était à peine débuté de son écriture approximative. Je lui offrais alors de l'aider, lui fournissant plus souvent qu'autrement les réponses.

Billy avait aussi un autre sujet de fascination : l'horloge surtout à la veille des récrés ou de la période du dîner. Quand la cloche sonnait, il bondissait tel un guépard, réussissant souvent à sortir le premier même s'il avait la place la plus éloignée de la porte.

Ses travaux n'étant pas complétés, je décidai de le garder, malgré ses protestations, lors d'une récré pour tenter de le mettre à jour, ce qui eut un double effet : il s'était avancé et il venait de comprendre… que cela pourrait se reproduire s'il ne travaillait pas plus fort. L'effet dura quelques jours et le naturel revint au galop.

Je décidai de le garder à nouveau, cette fois-ci, lors de la période du dîner afin de l'aider à se remettre à jour malgré ses râlements et protestations. Billy commençait à trouver cela moins drôle et son travail en classe s'améliora. J'arrivais à concurrencer la fenêtre au niveau de l'attention et je pris l'habitude de le questionner régulièrement afin de vérifier sa compréhension et de le garder sur le qui-vive.

Un autre problème se pointa avec l'apparition des devoirs à la mi-septembre. Évidemment, ils n'étaient pas faits et je dus en prévenir la maman qui ne fut pas trop contente de l'apprendre et qui m'assura qu'elle y verrait.

Billy, pas fou, prit l'habitude d'oublier son sac à l'école, pensant se soustraire à ses obligations; aussi je me mis à le surveiller plus étroitement lorsqu'il quittait en fin de journée. Malgré cela, son quota de trois devoirs non faits fut rapidement atteint et une première retenue après l'école fut nécessaire. Sa maman devant venir le chercher, j'eus l'occasion de la rencontrer et de lui parler quelque peu. Mère

monoparentale sans trop de moyens, elle habitait dans un loyer modeste tout près de chez moi. Elle démontra quand même une bonne écoute et m'assura à nouveau de sa collaboration.
Le lundi suivant, Billy fut absent et son sac était ''providentiellement'' resté à l'école. Absence motivée ou nouveau subterfuge, je ne pris pas de chance et me rendis, en fin de journée, chez sa maman pour lui remettre le sac de son fils. La mère, quelque peu surprise, m'en remercia tout en jetant un regard noir à son fils derrière. Cette semaine-là, les devoirs furent à peu près tous faits.

La semaine suivante, nouveau retour à la normale et nouvelle retenue après l'école… un vendredi. Billy ne la trouva pas drôle, mais il compléta ses travaux. À la fin de sa retenue, je pris quelques minutes pour discuter avec lui. Il me ressortit son argument qu'il voulait s'amuser et qu'il ne voulait pas travailler. Je lui montrai les résultats désastreux des tests et évaluations faites jusqu'à maintenant tentant de lui faire comprendre que les travaux et devoirs bien faits contribuaient grandement à une meilleure compréhension et, conséquemment, à des résultats améliorés. Mais déjà Billy ne m'écoutait plus, trop heureux d'avoir terminé sa retenue et de pouvoir enfin quitter l'école.

La semaine suivante, ses travaux et quelques devoirs n'étant pas faits, je tentai une nouvelle approche et décidai de le garder en classe durant un cours d'éducation physique, son cours préféré. Comble de malheur, le professeur d'éducation physique était d'accord avec ma décision! Billy, se considérant injustement traité, mit du temps à se mettre au travail, mais finit par collaborer d'autant plus que je lui offrais mon aide pour accélérer les choses et… que je lui rappelai qu'il y avait un autre cours d'éducation physique dans deux jours.

Cette fois-ci, l'effet fut plus durable. Je n'avais qu'à rappeler à Billy, lorsqu'il se traînait les pieds, qu'il y avait un cours d'éducation physique qui s'en venait pour le voir se redresser et se mettre à la tâche. Un problème cependant perdurait : ses devoirs.

Un vendredi 30 octobre, je décidai de le garder pour le mettre à nouveau à jour. Tous ses amis partaient pour la fin de semaine en parlant des préparatifs pour l'Halloween du lendemain, ce qui n'eut pas l'air de plaire du tout à Billy. Craignant qu'il ne s'enfuie, je me plaçai devant la porte de classe fermée. Voyant qu'il ne pourrait y échapper et très mécontent, il mit un bon 10 minutes avant de venir s'asseoir au bureau près de la porte où j'avais disposé ses livres de travail et ses crayons. À contrecœur, il ouvrit son cahier d'exercices et je débutai les explications. Inattentif, il regardait sans cesse les fenêtres et repoussa son crayon qui tomba par terre.

-Je pourrais me sauver par la fenêtre, qu'il me lâcha soudainement.

Les fenêtres en question ne s'ouvrant qu'à demi, par le haut de surcroit, ne m'inquiétaient vraiment pas. Je me levai pour aller récupérer son crayon, pendant que derrière moi, je l'entendais s'activer. Le temps de me retourner, il était rendu à l'une des fenêtres qu'il ouvrit et, tel un contorsionniste, se faufila, repoussant la moustiquaire et je le vis disparaître…

Je m'empressai de m'approcher pour constater qu'il était déjà rendu au fond de la cour courant comme un dératé, en t-shirt, par un froid 5˚ C.

Décontenancé et surtout inquiet des conséquences tant pour lui que pour moi, je me rendis au local voisin pour appeler et prévenir sa mère de la fugue de son fils, anticipant les remontrances et reproches de cette dernière.Elle me répondit plutôt calmement et je l'informai de ce qui s'était produit. Elle m'affirma que son fils était bien chez elle, un peu surprise de le voir arrivé si peu vêtu. Je lui demandai, sans trop de conviction, si elle pouvait ramener son fils pour que je puisse terminer avec lui le travail de mise à jour.

-Je vous le ramène tout de suite, M. Bernard, me répondit-elle.

Cinq minutes plus tard, la maman, le visage empourpré, me ramenait un Billy penaud et résigné. Je compris qu'une discussion animée avait dû ''agrémenter'' leur balade de retour. Je remerciai chaleureusement la maman qui me remercia à son tour de consacrer du temps à son fils pour l'aider, en ce vendredi après-midi. Billy se mit aussitôt au travail et sa collaboration fut exemplaire, abrégeant ainsi sa période de reprise de temps.

Cette mésaventure eut pour effet d'obtenir une meilleure collaboration de Billy tout le reste de l'année et malgré quelques rechutes, son travail s'améliora quelque peu.

Cependant, le manque d'intérêt et le trop grand retard pris lors de son parcours élémentaire eurent pour effet de l'empêcher de poursuivre son parcours normal vers la polyvalente et il se retrouva plutôt dans une école spécialisée dans les troubles de comportement et d'apprentissage à Québec.

Je le perdis de vue et 12 ans plus tard, alors que je faisais mon épicerie, je tombai face à face avec Billy. Il me sourit, me salua et me présenta sa copine. Il travaillait dans une usine, dans un village voisin et tout semblait bien aller. Son air calme et plutôt serein me rassura et je lui souhaitai bonne chance. Repensant à ses premiers mots prononcés dans ma classe 12 ans plus tôt, je me retins de lui demander s'il pouvait ''juste s'amuser'' à son travail…

Bernard Audet

LE PÈRE NOËL N'EXISTE PAS

Fin novembre 2014, les bulletins ont été remis, les parents ont été rencontrés et nous entrons dans une de mes périodes préférées de l'année : les préparatifs avant Noël. Cette semaine, je débuterai la décoration de la classe avec quelques élèves sur l'heure du midi et plusieurs des activités d'apprentissage seront reliées à cette fête si appréciée de tous les enfants.

En fin de semaine dernière, je me suis rendu faire des achats pour mon encan de Noël qui est toujours spécial et plus important que celui des mois précédents et j'ai mis, bien en évidence, sur mes tablettes près de la porte d'entrée, tous les prix et gâteries que mes élèves de 5ème année pourront se procurer avec leur argent scolaire juste avant le congé des Fêtes.

En ce lundi matin, alors que les élèves arrivent et pendant que je discute avec une collègue, un grand brouhaha me parvient de ma classe que je m'empresse de rejoindre pour constater l'agitation et l'excitation des élèves à la vue des prix qui seront vendus à l'encan.

Je souris et demande aux élèves de prendre leur place tout en leur précisant que le père Noël est passé. Les élèves installés, j'aborde le sujet des préparatifs de Noël, m'informant si leur arbre de Noël était fait, si leurs décorations extérieures étaient suspendues, si des cadeaux étaient apparus pour finalement aborder les préparatifs en classe. La discussion est joyeuse et j'en viens à aborder l'encan et tous les prix étalés… apportés par le père Noël lui-même que je leur rappelle.

Mon petit Pierre-Olivier, toujours aussi déluré s'empresse de me dire :

-Voyons M. Bernard, tout le monde sait que le père Noël n'existe pas!

- PARDON! que je lui réponds de mon air soudainement sérieux. C'est sûr qu'il y a quelques prix que j'ai apportés, mais tous ceux reliés à Noël ont été apportés par qui d'après vous? Le père Noël existe, d'ailleurs, en fin de semaine, chez moi, des cadeaux sont apparus sous l'arbre de Noël. J'ai même vu des poils de barbe blanche près des cadeaux. Si vous ne croyez pas au père Noël, il sera fâché et c'est sûr que les prix de l'encan vont disparaître. Levez la main ceux qui croient au père Noël!

Quelques élèves, bien conscients que je leur monte un bateau, lèvent la main d'un air amusé.

-Pensez-y, si vous n'êtes pas plus convaincus que cela, les prix de l'encan vont disparaître, que je reprends. Levez la main ceux qui croient que le père Noël existe!

Tous les élèves acceptant de jouer le jeu lèvent spontanément la main… sauf un : Maxime, un élève brillant et réservé qui ne prend jamais la parole en classe. Fort en math, observateur, il ne dérange personne, fait sa petite affaire et s'exprime à voix basse quand il vient me voir.

Amusé et surpris tout à la fois, je le questionne :

-Maxime, ***tu ne crois pas au père Noël***? que je lui demande d'un ton faussement catastrophé.

-Le père Noël n'existe pas, me répond-il assez fort et d'un air assuré.

Assis au milieu de la classe, tous les regards des élèves se tournent vers Maxime qui ne perd pas pour autant son assurance.

-Voyons Maxime, si tu ne lèves pas la main, on va peut-être perdre tous nos prix lui rétorque Thomas, son voisin.

Ne voulant tout de même pas le stigmatiser, je réponds que Maxime a droit à son opinion et que le père Noël ne devrait pas se formaliser d'un seul refus. J'enchaine aussitôt avec la remise des leçons.

À la pause, Maxime vient me voir et m'affirme, sûr de lui à nouveau, que le père Noël est un personnage inventé, folklorique et qu'il n'existe pas.

-Mais comment expliques-tu l'apparition des prix de l'encan, les poils de barbe trouvés chez moi?

-Ça, c'est vous, me répond-il en souriant avant de sortir.

Les jours suivants, je questionne à nouveau Maxime sur l'existence du père Noël qui me répond invariablement, de son ton convaincu qu'il n'existe pas. Ça devient notre blague récurrente et les élèves embarquent gentiment dans le jeu ce qui a pour effet de dégêner quelque peu Maxime qui participe un peu plus et qui pose plus régulièrement des questions.

****

Cette année-là, aucun des prix de l'encan n'est finalement disparu et l'encan de Noël s'est déroulé sans anicroche, le père Noël acceptant lui aussi de jouer le jeu sans doute. Maxime s'est même curieusement acheté un bibelot, une petite boule à neige en verre dans lequel le joyeux personnage entre dans une cheminée!

Tout au long de l'année, je suis revenu occasionnellement avec ma question à Maxime qui m'a répondu invariablement avec un sourire : Le père Noël n'existe pas!

L'année suivante, alors qu'il est en 6ème année, je lui répète ma question de temps à autre, lorsque je le croise dans le corridor ou lors des récréations et la réponse dite avec un éclat de rire, souvent avant même que j'aie eu le temps de la poser est toujours la même : Non, M. Bernard, le père Noël n'existe pas!

****

Quelques années plus tard, alors que je me rends dans une quincaillerie locale, je remarque un grand commis affairé à placer des produits sur les tablettes. Je reconnais aussitôt Maxime, je m'approche discrètement et lui demande :

-Pardon monsieur, est-ce que le père Noël existe?

Surpris, mais reconnaissant ma voix, il se tourne et me répond amusé :

-Non, M. Bernard, le père Noël n'existe toujours pas!

Nous partons tous les deux d'un grand éclat de rire et je m'informe de ce qu'il devient. Il est entré à l'université et ses études vont bien. Je l'informe que je suis maintenant retraité et que tout va bien aussi de mon côté. Nous nous serrons la main et avant de le quitter, je lui annonce que je n'ai pas renoncé à ce qu'il me dise enfin que le père Noël existe, lui prédisant même qu'il le fera… lorsqu'il aura des enfants!

Bernard Audet

NOS DESTINÉES

Nos destins ont chacun leur destin
Ils suivent chacun leur chemin
Nos cœurs ne peuvent donner leur cœur
Puisqu'ils aiment déjà ailleurs

Nos amours ne seront jamais infidèles
Notre amitié, elle, sera éternelle
Nos amours ne s'aimeront pas d'amour
Parce qu'elles n'en ont jamais vu le jour

Nos yeux ne feront que se contempler
Nos lèvres ne feront que se parler
Nos mains ne feront qu'écrire
Ce que nos désirs ne pourront retenir

Nos désirs naissants s'évanouiront dans le temps
Nos désirs insolents s'éparpilleront au vent
Nos désirs innocents resteront des rêves d'adolescents
Nos désirs ne seront jamais amants

Seules nos ombres pourront se toucher
Seuls nos esprits sauront s'évader
Seuls nos Anges pourront batifoler
Seules nos pensées pourront s'enlacer

Seules nos âmes pourront s'épanouir
Dans un monde intemporel de souvenirs

Francine Lachance

LE PETIT SOLDAT

Comment penser à ce qui est depuis si longtemps caché
Comment juste balbutier ces mots insensés
Comment réussir à expulser ces pleurs étouffés
Comment laisser remonter ce qui est si loin enfoncé
Comment prononcer ce qui fait suffoquer

Le petit soldat est épuisé
Il voudrait se reposer
Il est si désemparé

Son corps affiche "Fermé"
Gorge nouée, voix courroucée
Cœur ficelé de fils barbelés
Esprit barricadé où nul ne peut entrer

Le petit soldat est fatigué
Il n'a plus la force de continuer
Il ne veut plus se museler

Il croyait pourtant que le vent avait tout balayé
Que la marée, au large avait tout emporté
Pure illusion car, tôt ou tard, elle a fini par tout ramener

Grand frère…
Si de mon passé tu avais été
Aurais-tu remarqué mon regard ennuyé ?
Grand frère… m'aurais-tu protégé(e) ?
Aurais-tu vu au fond de moi mon âme brisée ?
Grand frère te serais-tu interposé ?
Au creux de tes bras aurais-pu me réfugier ?

Francine Lachance

ERRANCE NOCTURNE

« Et si la vérité n'était qu'un objet formel auquel la pensée logique aboutit nécessairement lorsqu'elle évite tous les pièges posés par la sophistique? »

Deux janvier, trois heures du matin, je me réveille avec cette phrase qui tourne en boucle dans ma tête. Presqu'un cauchemar. Je n'arrive pas à me rendormir. Que le saumon fumé, la fricassée d'agneau, le petit chèvre, la boule au rhum, les biscuits sablés et le gâteau au fruits arrosés de champagne et de pinot noir m'empêchent de dormir, j'aurais compris. Avoir soif, avoir l'estomac à l'envers, avoir la tête qui me tourne, des brûlements d'estomac, j'aurais également compris. Mais cette phrase sans queue ni tête? Je n'ai pas regardé de film troublant, je n'ai pas lu Kant avant de m'endormir.

Hier, on recevait un couple d'amis à souper. On a ri, on a parlé voyages, on a mis de côté nos culpabilités d'occidentaux qui ne savent plus s'ils sont privilégiés ou si de ne rien avoir et de vivre de rien ne serait pas le véritable privilège.

La nuit était calme. Moins 29 degrés à l'extérieur. Une douce chaleur à l'intérieur. Des verres et des verres empilés sur le comptoir, le ronronnement du lave-vaisselle qui digère des tas d'assiettes. Et la pleine lune qui fait paraître la neige bleue.

Pas un oiseau, pas un bruit. Est-ce que Rome a vraiment dominé le monde? Est-ce que l'Afrique existe vraiment? Pas de journal, pas de télé, pas de livre, pas d'Internet, qu'est-ce que nous serions? À quoi ressemblerait une humanité sans l'écriture, sans la lecture? Je regarde les branches nues, immobiles dans le froid. On a saccagé la planète. Je mets volontairement le verbe au passé composé. C'est fait. On approche du mur. Oui, nous avons détruit notre milieu de vie, Nous avons scié la branche sur laquelle on était grimpés.

J'erre dans la maison, tout est plein, les armoires, les tablettes, les étagères, les placards, les rangements, les garde-robes, le sous-sol, le congélateur, les garde-manger, la cave à vin, le garage, le grenier, mon estomac! Pourtant je me sens un peu vide!

Est-ce que vivre c'est tout faire pour éviter la douleur? Retrouver la neutralité, l'absence de sensations extrêmes. J'ai mal à mon dos, un analgésique, j'ai le cafard, un anti dépresseur. Ma pharmacie regorge de molécules aptes à me ramener vers cet état dit « normal ».

Partir en voyage? On me propose à force de pages et d'images couleur, des plages dans un luxe encore plus indécent que celui de la maison que j'habite. Je ne veux plus de ce rapport avec le monde. J'en ai assez de mon rôle d'occidental travaillant qui a réussi à dominer la planète.

Que faire? Militer? S'indigner? Manifester? Tout bazarder? Ou simplement aller se recoucher et tenter de terminer cette foutue nuit? Écrire des textes?

« Cadavres de fleurs sur le ruisseau gelé, lumière hachurée par l'ombre des grands arbres dénudés, un cardinal éberlué se demande ce qui est advenu du si bel été trop vite passé. »

« Anthéa adore par-dessus tout les gouttes de rosée sur les pétales de rose, les levers de soleil dans les champs de trèfle et les enfants blonds. Anthéa vit dans un autre monde, où tout est pureté. Anthéa tutoie les anges la nuit en écoutant les étoiles. »

« Le 21 avril 2019, la rivière Chaudière est encore une fois sortie de son lit. Comme une somnambule, elle a erré de par la ville, jetant des familles à la rue par centaines, arrachant tout sur son passage. Depuis cette date, plusieurs mariverains sont insomniaques. »

« Le pèlerin ajuste son pas pour retrouver l'harmonie entre son corps et son esprit. Le pèlerin expie, le pèlerin espère, le pèlerin jauge sa vie. Le pèlerin a besoin du silence pour entendre. Le pèlerin a mal, le pèlerin souffre. Le pèlerin dialogue avec l'Infini. »

« Paraît que manger bio, ça coûte trop cher. Alors, on préfère soigner des cancers, Paraît que le plastique est indispensable. L'humanité s'en est passée pendant des siècles. Paraît que le pétrole nous enrichit, parlez-en aux résidents de Lac Mégantic. »

« Ma petite Sophie a six ans, elle dessine des fleurs et des papillons sur l'asphalte du garage. Je la laisse jouer. Elle ne sait pas encore qu'elle aura à se battre pour sauver les fleurs et les papillons de la planète entière. Mais, une chose à la fois. »

« Il y a le désert du Sahara, le désert des Mojaves, le désert de Gobi, le désert d'Atacama. Il y a aussi Chaudière-Appalaches, en voie de désertification culturelle. La région du Québec où l'on investit le moins en culture per capita. Bien triste constat. »

« Attentes démesurées, pression indue, modèles inaccessibles, culpabilité oppressante, surconsommation excessive, horaires surchargés, responsabilités accrues, charge de travail écrasante et perspectives angoissantes. La nouvelle génération vous dit non! »

« Daphnée apprend le calme des fleurs, la patience des arbres, la résilience des insectes, le bonheur des oiseaux. Tout à coup ses angoisses diminuent, ses peurs s'atténuent, ses doutes s'amenuisent et ses frayeurs disparaissent. »

« Berceau de la Beauce, Sainte-Marie la jolie se questionne sur son avenir pendant que les rues du centre-ville se désertent et que le manoir brûle. Quoi faire? Briser le silence, se faire entendre, se regrouper, se relever les manches et inviter l'art, la nature et la culture à venir habiter chez nous. »

Bonne nuit!

Raymond Beaudet

LA FAMEUSE MÉDAILLE

En 1907, ma grand-mère paternelle, Claire Morin, alors étudiante en enseignement à l'école Mérici à Québec, s'est vue décerner la Médaille du Surintendant. Celle-ci est devenue avec le temps la médaille du lieutenant-Gouverneur, décernée à l'élève le plus performant. Depuis ma tendre enfance, j'entends parler de cette fameuse médaille, je l'aperçois au cou de grand-maman Claire sur ses photos de jeune fille. Elle a donc dû être fière de voir ses efforts récompensés!

À cette époque, peu de jeunes personnes allaient étudier à Québec. Paraît-il qu'un homme fortuné de son petit village natal, un mécène de Sainte-Claire a payé ses études dans le but d'encourager les jeunes à poursuivre l'école. Je l'imagine prendre le train, avec sa malle, toute seule, et partir vers l'inconnu.

Claire Morin m'a inspirée je crois à embrasser la profession d'enseignante. Elle avait un langage soigné, lisait le journal et a joué au scrabble jusqu'à la fin de sa vie, à 100 ans. Une personne hors de l'ordinaire! Elle a eu six filles et quatre garçons. Elle a permis à ses filles d'aller aux études, c'était une priorité pour elle. Quatre d'entre elles sont devenues enseignantes dans les écoles de rang et ensuite en ville. Au décès de Claire, ses filles sont devenues tour à tour dépositaire de la médaille et moi bien sûr j'avais un œil intéressé sur l'objet, si précieux à mes yeux. J'étais la première petite-fille devenue enseignante.

Lors du décès de tante Yolande, j'ai fait la demande d'en devenir dépositaire. Je l'ai donc en ma possession et j'en réalise sa grande valeur. Non pas monétaire, chère à mes yeux mais surtout à mon cœur. Je me sens si fière de la porter à mon cou!

Je ne peux revendiquer le titre de propriétaire car elle appartiendra toujours à grand-maman et je la transmettrai à mon trépas à un(e) de ses descendant(e)s.

Marie Nadeau

Claire Morin à 20 ans

Claire et ses 39 élèves, rang Caroline à Sainte-Claire

CERTAIN ?!?

Il y a un certain temps, dans un certain village dont chose, certaine, j'ai oublié le nom, j'ai rencontré un certain personnage, d'un certain âge. Je ne peux certifier avec certitude son origine, et c'est certain, encore moins son genre. Certainement qu'aucun de ses gestes et de son habillement ne pouvaient certifier l'un ou l'autre.

Il s'exprimait dans un certain dialecte dont certaines intonations présentaient avec certitude certaines émotions.

Je l'écoutais, c'est certain, avec certaines interrogations et, certes aussi, une certaine suspicion, ne laissant pas paraitre certaines de mes incompréhensions.

À un certain moment, il y eut soudain un certain silence. Nos regards se sont certainement croisés mais je ne pourrais le certifier.

Puis, avec l'air de certains certificateurs convaincus d'avoir certifié avec certitude un certain message, il me fit un certain sourire et repartit avec une certaine assurance dans sa démarche, dans une certaine direction.

Enfin, c'est certain, je certifie avec certitude que ce récit vous laisse certainement ''incertains''.

Certification,

Guylène Couette

Un petit clin d'œil à certains mots utilisés à outrance à toutes les sauces, en particulier ce ''certain'' au moment où on s'attend certainement à plus de précision sur certains événements.

L'ÉCRITURE EST UN TEMPS D'ARRÊT

J'ai commencé à écrire sur ma vie, en 2002, dans un cours en psychologie avec M. Mario à Québec. Ce cours a été déterminant pour la suite de mon implication sociale, comme bénévole dans le Club Aramis, les Châtelaines, les Femmes Chrétiennes et pour l'écoute téléphonique en prévention du suicide à Saint-Georges.

Je me suis découverte par l'écriture, c'est dans ce contexte que je poursuis sur mes expériences de vie avec ma famille et avec le Groupe Jonathan.

Je suis vraiment touchée de voir le chemin que j'ai parcouru. Aujourd'hui, je rêve que le monde soit plus beau pour l'avenir de mes petits-enfants et de mes arrière-petits-enfants qui sont au nombre de six.

Je m'accorde la plus haute distinction pour la réalisation de mes études à 50 ans, avec des jeunes, à la Polyvalente Benoit Vachon. J'ai eu deux femmes comme professeurs, une en particulier pour le français.

J'ai suivi par la suite une formation de préposée aux bénéficiaires à l'école professionnelle de Charny en soins personnels. J'ai travaillé pendant 15 ans, à Québec, dans des centres d'hébergements pour les personnes âgées.

Les personnes en perte d'autonomie qui sont en résidence ont besoin d'être entourées de personnes compétentes pour en prendre soin et pour leur donner une attention particulière. Elles ont besoin qu'on les écoute quand elles veulent s'exprimer.

On peut parfois rencontrer une personne exceptionnelle sur son chemin de vie…moi ce fut un professeur. Un jour, j'ai suivi une formation à la Polyvalente. Tout en parlant avec lui, je lui exprime comme j'étais heureuse d'avoir acheté ma première auto seule, il me demande si je l'avais raconté dans mon travail, non? Alors tu recommences ton histoire! A chaque fois que j'écris, je pense à lui!

Nous sommes souvent projetés d'une activité à l'autre sans de prendre le temps pour observer ou pour intérioriser les événements de notre propre vie. Pour ma part, l'écriture me permet d'être en mesure d'absorber ce qui se passe autour de moi et en moi. C'est un temps d'arrêt où le silence est primordial. Les événements de ma vie ne se déroulent pas toujours selon mes attentes et parfois c'est difficile d'en saisir le sens profond. Voilà un autre épisode de ma vie.

Louiselle Lagrange